Le mal
Introduction générale

Comme vous le savez, le programme de français pour l'année 2010-2011 est le « mal ».

I. LES ŒUVRES AU PROGRAMME

Les œuvres au programme sont :

***1. Macbeth,* de William Shakespeare (1606), traduction de Pierre-Jean Jouve (traducteur imposé).**
Il existe plusieurs éditions :
-Macbeth, GF n° 1295, ***éd. bilingue****, trad. Pierre-Jean Jouve, 2006.*
-Macbeth, trad. Pierre-Jean Jouve, GF n° 1449, ***édition avec dossier*** *et présentation par G. Wilson Knight,* 2010.

En soi, mieux vaut se procurer la vieille édition bilingue…Mais en pratique, la dernière édition faite pour les concours est plus commode…

Peu importe votre choix : **l'important est que vous ayez la traduction P.-J. Jouve qui est celle imposée par le B.O.**

Il n'est donc pas question d'avoir la traduction V.-M. Hugo, qui date du XIXème siècle, ou celle de Maurice Maeterlinck, très répandues en raison de leur beauté ou de leur intérêt historique…

Pour les plus courageux, nous vous conseillons d'écouter l'opéra *Macbeth* de Verdi (1847) : manière agréable de faire du français tout en écoutant de la musique…Par ailleurs, il existe plusieurs adaptations de la pièce en DVD (Orson Welles par ex.) comme celle du réalisateur japonais Akira Kurosawa (*Le Château de l'araignée*).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

Le mal

Avant-propos

***2. Profession de foi du Vicaire savoyard,* de Jean-Jacques Rousseau (1762), Flammarion, coll. G-F n°1448, page 51-96. Edition de Bruno Bernardi, dossier de Gabrielle Radica.**
Même si le programme ne demande précisément que la lecture de la fameuse « profession de foi » du non moins fameux Vicaire [c'est-à-dire depuis *« Mon enfant, n'attendez de moi ni des discours savants ni de profonds raisonnements. Je ne suis pas un grand philosophe, et je me soucie peu de l'être»,* jusqu'à *« J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité ; mais sa source est trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? C'est à elle à s'approcher. »*], nous vous conseillons évidemment de lire toute la « Profession de foi » et, si possible (pour les plus courageux…), tout le livre 4 dans *Emile ou de l'Education* de Rousseau, coll. GF, présentation et note par A. Charrak (2009).

En revanche, il est inutile de lire l'intégralité de l'*Emile*, « livre-océan » qui porte, au-delà de l'éducation, sur de très nombreux, et très variés, thèmes philosophiques.

Nous vous conseillons par ailleurs l'édition Garnier-Flammarion, faite pour les concours, parce qu'elle est la plus commode.

***3. Les Âmes fortes,* de Jean Giono (1950), collection Folio n° 249.**

L'œuvre de Giono est très abondante. Ces ouvrages les plus célèbres sont sans doute *Colline*, *Un roi sans divertissement, Le Hussard sur le toit*, *Le moulin de Pologne*… Il serait absurde de vous demander de lire autre chose que l'œuvre mise au programme pour découvrir ce « sourcier, ce sorcier, envoûtant et artiste », comme on l'a dit de lui… Précisons cependant que le *Hussard sur le toit* constitue une belle « réflexion » littéraire sur le mal physique (le cholera et la mort qu'il entraîne), le mal moral (la lâcheté ou le courage devant la maladie, les manières plus ou moins « belles » de réagir à la mort, puisque depuis la description de la grande peste d'Athènes par Thucydide, on sait bien que les grandes épidémies mettent souvent à nu, sous les apparences sociales, les vraies natures des uns et des autres) et du mal métaphysique (quel sens peuvent avoir toutes ces morts, toutes ces lâchetés, mais aussi le courage et l'amour humain par temps d'épidémie ?)

Mais il faut lire très attentivement le roman mis au programme en remarquant les différents niveaux narratifs : la scène d'ouverture (une veillée mortuaire autour de 1949) est l'occasion de récits enchâssés comme des tables gigognes. Toute la structure narrative renforce l'ambiguïté des caractères : les deux narratrices

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

principales, Thérèse, et une femme plus jeune, Berthe, n'ont pas la même version des faits. Les contradictions dans le récit ne font que renforcer les ambivalences troubles, les énigmes, les impuretés des différents personnages. Soyez attentifs à l'écriture, et à ses « jeux », qui rendent sensible l'énigme des âmes humaines, fortes mais peut-être aussi bien faibles…

Il pourrait être utile de visionner le DVD du film *Les âmes fortes,* tiré en 2001 du roman de Giono, par le réalisateur Raoul Ruiz (présenté en mai 2001 en clôture du Festival de Cannes), adaptation d'Alexandre Astruc, avec Laetitia Casta et John Malkovich. Même si l'adaptation d'un roman pose toujours de nombreux problèmes, ce serait une manière là encore de travailler l'œuvre intelligemment, d'autant plus que Giono a toujours eu une grande fascination pour le cinéma et qu'il s'est même risqué à la réalisation.

Il va de soi qu'il s'agit d'avoir lu ces textes pendant l'été, car ce n'est guère durant l'année que vous aurez le temps de vous consacrer à ces lectures.

Et il s'agit bien évidemment de les lire soigneusement, c'est-à-dire (et cela constitue comme un petit travail pour cet été…). Nous vous conseillons de :

1/ repérer les citations importantes qui, de près ou de loin, ont un rapport avec le mal. Cela est surtout valable pour la « Profession de foi du Vicaire savoyard », qui est un texte très riche en formules bien frappées sur l'énigme du mal social ou moral…

2/ de faire sur chaque personnage de Shakespeare et de Giono une petite fiche (avec ses citations ou ses réparties importantes) et en notant immédiatement comment ces personnages permettraient d'illustrer tel problème manifestement lié à celui du mal : la violence, l'injustice, la vanité, la barbarie, la perversion, la souffrance physique, l'ambiguïté morale, l'hypocrisie, la lâcheté, la trahison, la cruauté, ou au contraire l'innocence, la pureté, la fidélité, le sacrifice, etc. Parfois, un même personnage peut illustrer le mal comme le bien, la fidélité et la trahison, la lâcheté et le courage. Relevez-bien ces ambivalences… Comme le disait Giraudoux : **« La cruauté pure, c'est encore de la pureté. »** (*Electre*).

Si vous faites ce travail lors de la lecture des œuvres, vous gagnerez un temps très précieux pendant l'année, travail auquel aucun site, aucun ouvrage, ou cours ne pourra jamais se substituer…

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

II. RAPIDE PRESENTATION DU THEME

Le thème du mal est l'un des grands « classiques » de l'histoire de la philosophie occidentale, aussi bien que l'un des thèmes préférés de la littérature, avec l'amour et la mort (Que l'on pense au début de Tristan et Iseut, « une histoire d'amour et de mort », ou aux *Fleurs du mal* de Baudelaire) ; et l'amour et la mort sont aussi très souvent, d'ailleurs, des formes privilégiées du mal, ou de son expression, qu'il s'agisse de la souffrance morale ou de la souffrance physique.

II.1. Le mal comme perversion de l'ordre juste. «Mal de peine » et « Mal de coulpe »

Puisque vous avez réfléchi l'année dernière sur « l'argent », il est inutile de rappeler combien l'argent, **« mal nécessaire », « mal apparent »** ou **« mal social »**, nous introduisait déjà à la problématique du mal, de ces « biens » qui n'en sont pas, ou de ces « moyens » dont on use, de manière perverse ou criminelle, comme des « fins »…**Le mal n'est-ce pas d'abord cette perversion première qui change les moyens, dont il ne faudrait qu'user, en fins, et les fins, dont il ne faudrait que jouir, en moyens** ? Qui transforme l'usage légitime de l'argent, par exemple, en abus scandaleux ? Qui fait de l'argent, excellent moyen, la pire des fins dès lors qu'il est absolutisé, recherché pour lui-même et non plus pour autre chose ? Une chose bonne peut assurément devenir très mauvaise : de ce qu'elle est utile et « bonne-pour » bien des choses, on ne peut conclure nécessairement qu'elle peut être « bonne en soi »…Il est bon de manger pour vivre, mais il est mal de vivre pour manger : pour éviter le mal, au sens moral (la faute) et au sens physique (les risques liés à l'obésité), il ne s'agit finalement que de respecter l'ordre juste entre les moyens et les fins…**Le mal, n'est-ce pas d'abord un certain désordre ?**

Par ailleurs, Harpagon n'illustre-il pas combien celui qui agit mal se fait en réalité mal à lui-même (agir mal, n'est-ce pas aussi, et paradoxalement, se faire mal en cherchant son bien ?) ? Saccard ne montre-t-il pas les rapports inextricables entre le « mal moral » de l'homme, qui met l'argent au-dessus de tout, et le « mal social » répandu dans une société « mauvaise », « malade » ou qui, tout simplement, « fonctionne mal » car elle a pour ressort la cupidité et l'injustice…Et où se situe au final véritablement le « mal » à la fin du roman de Zola : dans la peine d'emprisonnement (ce que l'on appelait dans la philosophie médiévale **« le mal de peine »**) qui punit Saccard et qui a pour but de rétablir un peu de justice et de règles dans la société ? Ou le mal n'est-il pas d'abord dans les agissements

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

délictueux antérieurs (ce que la philosophie médiévale appelait « **le mal de coulpe »**) et la fuite finale du banquier, qui se soustrait ainsi à la justice des hommes ? Pour faire un peu de bien, il faut parfois accepter de faire un peu mal… Là encore, on ne peut qualifier de bonne ou de mauvaise une action, comme celle de la justice pénale, qu'en fonction du but qu'elle vise. Il est parfois bon qu'un « mal de peine » punisse le « mal de coulpe », car ajouter du mal au mal, n'est pas toujours le redoubler, ou le relancer, mais le combattre.

II.2. Les trois formes du mal : mal physique (douleur), mal moral (faute et péché), mal métaphysique (scandale de l'existence du mal)

En tous cas, si les apparitions du mal sont diverses dans la littérature, le mal de la maladie (*le mal physique*), le mal de la méchanceté (*le mal éthique ou moral*), le mal que l'on sent ou devine à l'œuvre dans le monde (*le mal métaphysique*) sont autant de figures de « ce qui ne va pas », de ce qu' Albert Camus appelait **« le non du monde »,** ce « non » ou ce refus par lequel la réalité déçoit cruellement les attentes de la conscience humaine et notre désir individuel ou collectif de sens, de bonheur, de santé, de justice…

Certes, les trois formes du mal (physique, moral, métaphysique) peuvent éventuellement se recouper : je peux être « méchant » (mal moral), gronder un peu trop rudement mes enfants, parce que je souffre de mon cancer (mal physique), et que je réagis mal au scandale de la maladie, à sa terrible « injustice », comme s'il n'était pas « juste » que les hommes, même âgés, puissent ainsi mourir sans raison (mal métaphysique)….L'expérience du mal est d'ailleurs bien souvent à la croisée de toutes ces dimensions qui renvoient sans cesse les unes aux autres, sans jamais tout à fait se recouvrir parfaitement, depuis la douleur jusques à la faute, de la faute au scandale, du scandale de la faute à celui, enfin, de la souffrance. Comme le disait toujours Camus dans *La Peste,* entremêlant la révolte morale à l'expérience de notre propre douleur et de celle d'autrui : ***« Et je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés »***…

Car on ne peut pas si aisément faire la part de l'esprit et celle du corps dans l'expérience du mal, tant la souffrance physique et psychologique donne occasion de « mal réagir », et en conséquence d'agir mal ; et tant la souffrance nous semble en elle-même non pas simplement intolérable sur le seul plan physique, mais moralement inacceptable et injuste. D'ailleurs la souffrance « psychique » que me causent par exemple ma jalousie, mon ambition ou ma vanité, n'est-elle pas une conséquence d'un comportement jaloux, d'un manque de confiance ou d'une volonté de réussir et de l'emporter injustement sur autrui, qui constitue une faute

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

Le mal

Avant-propos

éthique ? Agir mal, penser au mal, peut aussi nous « faire mal ». Parfois souffrir fait agir mal, parfois aussi, comme le rappelle le Vicaire de Rousseau, agir mal fait souffrir…

II.3. Avoir mal et faire mal

Parfois, le mal que je ressens explique le mal que je fais, sans toujours l'excuser : c'est parce que l'on a mal agi à mon endroit, parce que l'on m'a humilié ou fait souffrir, que je veux me venger, selon la terrible logique de la tragédie grecque et des Erinyes (le sang appelle le sang, le crime entraîne au crime), ou selon la logique de la gifle qu'il s'agit de rendre pour ne pas perdre la face. Rares sont ceux qui agissent mal, sans raison et en en prenant seul l'initiative ; plus nombreux sont ceux qui, devant le mal, réagissent mal, et qui font le mal en croyant faire le bien. **« Le mal court »** affirmait Audiberti (1899-1965), car quand on croit tenir un coupable, on se rend compte que l'on tient une ancienne victime et, réciproquement, quand on croit tenir une victime, elle a déjà perdu son innocence, et il faut craindre sa volonté de vengeance. L'on ne sait plus très bien qui a commencé cette « réaction en chaîne » du mal (**la première « faute », le « péché originel »**) et « personne » ne semble plus ni absolument coupable, ni absolument innocent ; si bien que le mal n'est rien ni personne, puisqu'il n'est jamais tout à fait là où on croyait le saisir, ou le fixer. On peut certes trouver, pour se rassurer, des **« boucs émissaires »,** on peut chercher à **« diaboliser »** tel ou tel et à donner au mal un visage (*persona* signifie le « masque » en latin), reste que le mal est d'abord cette expérience du néant : il n'est rien ni personne que ce vertigineux mouvement de la culpabilité qui se transmet sans cesse dans l'histoire des hommes. Si les bourreaux ont commencé souvent par être des victimes, il est vrai de dire avec Camus que : **« l'homme n'est pas entièrement coupable : il n'a pas commencé l'histoire, ni tout à fait innocent, puisqu'il la continue ».** Mais si, en revanche, le mal d'aujourd'hui s'explique toujours par un autre mal qui l'a précédé, et qui dépendait des autres, rien n'excuse au final le mal qui surviendra demain, et qui sera ma faute…

Parfois encore c'est parce que je souffre trop que je ne peux plus faire attention aux autres et que, sans le vouloir, sans toujours le savoir, je blesse autrui. Alain remarquait ainsi, dans ses *Propos sur le bonheur*, qu'un cheval qui a une aiguille dans le sabot donne facilement des ruades et se montre violent ; enlevez-lui cet aiguille, et il deviendra immédiatement pacifique et doux. Au reste les êtres mauvais ne le sont-ils bien souvent que parce qu'il y a en eux une épine… Il suffit de trouver et d'enlever l'épine pour qu'un comportement « épineux », hostile, agressif, change parfois du tout au tout…

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

« Ainsi, lorsque Bucéphale, cheval illustre, fut présenté au jeune Alexandre, aucun écuyer ne pouvait se maintenir sur cet animal redoutable. Sur quoi un homme vulgaire aurait dit : "voilà un cheval méchant". Alexandre cependant cherchait l'épingle, et la trouva bientôt, remarquant que Bucéphale avait terriblement peur de sa propre ombre; et comme la peur faisait sauter l'ombre aussi, cela n'avait point de fin (...) Ne dites ainsi jamais que les hommes sont méchants. Ne dites jamais qu'ils ont tel caractère : chercher l'épingle (ou l'épine...) »

II.4. « Mal-être » et « être-mauvais »

Mais parfois aussi le mal que je ressens n'explique pas tant le mal que je fais, qu'il n'en constitue en réalité une suite ou une conséquence. Le mal du repentir, le mal d'avoir fait mal, le mal de peine qui suit mon sentiment de culpabilité (le mal de coulpe), me réinscrit douloureusement dans l'ordre du bien…

Cependant, avoir mal d'avoir mal agi n'efface pas toujours, comme une forme d'expiation ou de pénitence, le mal que j'ai fait, mais ne fait bien souvent que montrer que le mal poursuit en moi son chemin : si ma vanité souffre de ses échecs, ce n'est pas qu'elle expie ses fautes et ses ambitions en les vivant de manière douloureuse, c'est qu'elle ne change pas, ne veut pas changer et éprouve rudement les humiliations du monde. Souffrir du mal que l'on commet, ce n'est pas nécessairement commencer de l'expier sous la figure du repentir ; cela peut aussi être une blessure d'amour-propre qui ne fait que révéler en nous des racines du mal encore plus profondes…Plus je suis orgueilleux, et plus mon orgueil me fait souffrir, à proportion même que je suis condamné à subir davantage les atteintes et les petites vexations du monde. Toute la souffrance que l'on sent chez Lady Macbeth ne constitue pas tant une explication, encore moins une excuse à ses actes, que le signe d'un mal peut-être plus grand, qui est plus de l'ordre moral, qui relève plus de l'être-méchant ou de l'être-mauvais (de **l'ordre de « l'être-mal », de l' « être-pour-le mal » ou « dans-le-mal »**) que du **« mal-être »** un peu fade de la psychologie moderne…Ce n'est pas parce qu'elle est mélancolique que Lady Macbeth est « malfaisante », mais c'est parce qu'elle est « malfaisante » qu'elle est aussi triste. Le méchant n'est pas toujours heureux, puisque sa méchanceté le condamne à éprouver des douleurs, des angoisses, des jalousies, qu'ignore l'homme réellement bon ; et seul l'homme qui vit selon sa conscience peut avoir un cœur paisible et tranquille, une absence de mal-être, qui est la condition pour Rousseau dans l'*Emile* de la vraie félicité.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

II.5. Le scandale du mal et le mystère d'iniquité

Il serait absurde de vouloir ici ne serait-ce qu'esquisser les grandes problématiques sur le mal, car elles accompagnent la réflexion philosophique occidentale et exemplairement grecque. Ne donnons qu'un exemple : comment comprendre l'injustice, l'innocence persécutée **(« le mystère d'iniquité »**) et cette injustice suprême que fut la mort de Socrate, pour qui la mort n'était pas un mal, pour qui **« nul n'était méchant volontairement »** et pour qui, enfin, **« il valait mieux subir le mal de l'injustice que le commettre »**… ? Le mal est source de paradoxes et de scandales qui blessent et remuent l'intelligence et la conscience humaines…

Semblablement, c'est le problème du mal qui a posé les plus redoutables problèmes aux religions monothéistes. Comme le disaient les Epicuriens, si Dieu est bon, comment peut-il permettre le mal ; et s'il ne le permet pas, mais qu'il ne peut tout simplement pas l'empêcher, comment un être si impuissant peut-il être appelé Dieu ? La volonté de justifier Dieu du mal physique, du mal moral et du mal métaphysique si cruellement présents dans le monde sous-tend tous les projets de *théodicée* (c'est-à-dire chercher à rendre compatible la bonté de Dieu avec l'existence de la souffrance et du crime). Et certes, on peut rire d'un tel projet, tant il semble a priori désespéré, tout de même que Voltaire dans *Candide* ridiculise Leibniz et son « meilleur des mondes » possibles… Comme l'écrit encore Camus dans la *Peste* : **« Puisque l'ordre du monde est réglé par la mort, peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux vers ce ciel où il se tait. »**

Mais c'est cependant bien ce projet de « théodicée » qui porte la « Profession de foi du Vicaire savoyard » de Rousseau : comment croire en Dieu, mais y croire sans nier le mal, et malgré tout le mal qui affectent les hommes comme victimes ou qu'ils commettent comme bourreaux…Ainsi, après avoir ainsi affirmé que ce n'est pas la providence qui influence les actions de l'homme et engendre le mal, le Vicaire conclut-il que c'est l'homme contemporain qui est bien la cause de ses vices.

II.6. Vouloir le mal : l'homme entre « volonté diabolique » et « fragilité »

Mais si l'homme contemporain est bien coupable du mal qu'il commet, Kant (1724-1804) affirmait cependant que la volonté humaine ne pouvait pas être diabolique (vouloir « le mal pour le mal », vouloir le mal *en tant que tel*), mais que l'homme

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

était « fragile » : certes, il fait le mal, mais non pas en le voulant en tant que tel, mais en voulant pour lui, égoïstement, un bien qui l'empêche de vouloir comme il faudrait ou comme il ferait, si son intérêt n'était pas en cause…

L'homme n'est pas « diabolique » mais « fragile » ; il a tendance à faire passer son intérêt et son amour-propre avant ce qui vaut plus que lui. Si l'homme ne veut pas le mal pour le mal (volonté diabolique), mais veut juste *son* bien et en voulant *son* bien, le veut injustement ou mal, au détriment d'un bien plus grand pour tous ou de la justice qui s'impose à tous les hommes, encore faut-il expliquer comment cette fragilité est possible et comment l'homme peut se préférer à ce qui est préférable à lui. Cette tendance qu'a l'homme à se préférer, n'est-ce pas la trace en lui d'un « mal radical », c'est-à-dire non pas un mal total, ou entier, mais d'une racine du mal qui nous pousse à agir mal et à faire (le) mal ?

Certes (1), **l'homme a mal** (souffrance physique).
Bien sûr (2), **l'homme fait souvent mal** aux autres par un mot ou un geste, parfois sans le vouloir et sans même le savoir.
Enfin (3), **l'homme fait le mal**, en sachant qu'il fait quelque chose de moralement répréhensible, mais en voulant encore son bien, **en voulant mal** (selon la forme adverbiale du mot), ou autrement qu'il n'aurait dû vouloir s'il avait suivi un bien plus grand ou moins égoïste.

Mais tout cela ne signifie pas que l'homme puisse **vouloir le mal pour lui-même** (selon la forme substantive du mot), de manière désintéressée ou diabolique, « le mal pour le mal » (4) ; mais cela signifie au moins pour Kant qu'il y a en lui une tendance à l'égoïsme, une déficience (un mal-être ou un moindre-être), une racine à l'action mauvaise qui le détourne de pouvoir accomplir facilement, et même de vouloir spontanément le bien qu'il connaît (*La religion dans les limites de la simple raison*, 1794).

II.7. « Le mal n'est rien » (Saint Augustin)

Non seulement, comme il a été dit plus haut, on ne sait pas ce qu'est le mal, car il « court » et circule si vite qu'on ne peut le saisir (le « mal en personne », le « diable » donne une consistance fantasmatique, comme la figure du « bouc émissaire », à ce qui fuit entre nos doigts) ; mais l'existence en nous d'une possibilité de faire le mal est aussi le signe que nous ne sommes pas tout ce que nous pourrions être, qu'il y a en nous un moindre-être qui nous incite à une volonté imparfaite, puisque nous pouvons vouloir, devant le Bien véritable, un bien qui n'est bien que pour nous, un moindre-bien qui n'est mal que relativement à un bien

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

plus grand que nous aurions pu et dû vouloir. Dans une prière célèbre des *Soliloques*, Saint Augustin a exprimé cette vision du monde selon laquelle, au fond et tout bien pesé, le mal n'est rien, sinon l'absence d'un bien supérieur, et cette part de néant dans le monde et en nous qui nous fait mal et nous pousse à mal faire :

> ***« Ô Dieu ! Toi qui n'es pas l'auteur du mal et qui ne le permets que pour prévenir un plus grand mal …Ô Dieu ! Toi qui fais voir au petit nombre de ceux qui se tournent vers la vérité que le mal lui-même n'est rien… »***

II.8. Impureté et fragilité

Enfin, la lourde problématique de la compatibilité de la providence divine avec l'existence du mal, le scandale « métaphysique » du mal, ne doit surtout pas nous faire oublier la violence des passions humaines (*Macbeth*) et les excès de cruauté et d'injustice (*hybris*) où elles conduisent, ni leur ambiguïté trouble, comme si les bons sentiments n'étaient parfois pas « si bons » ou avaient une cause ou un ressort inavouables (*Les âmes fortes*). La Rochefoucauld (1613-1680) affirmait ainsi dans ses *Maximes* que **« les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer »**, et que les belles actions ne sont bien souvent que des vices déguisés…Le même ressort, l'amour-propre ou la vanité, conduit les uns à une vie apparemment honnête et les autres au crime… Qui est vraiment méchant, dès lors que ce qui semble caractériser l'homme, c'est moins le caractère luciférien d'une Lady Macbeth que l'impureté d'une Thérèse dans *Les Ames fortes ?*

En fait, loin de témoigner d'une force d'âme, le mal n'est-il pas toujours le signe d'une faiblesse, d'une « **fragilité** » ? Et loin de nous inviter à la révolte contre le monde, son désordre et son injustice, le mal en nous n'est-il pas plutôt une invitation à nous regarder plus humblement et avec moins d'orgueil, cet orgueil qui est précisément de manière traditionnelle reconnu comme « la racine du mal », qui pousse Lady Macbeth au crime, et qui nous empêche même de voir le mal dont nous sommes causes?

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

III. PRESENTATION DE L'ANNEE

Nous traiterons de toutes ces questions pendant l'année sous forme de fiches :

- une première fiche constituant une présentation analytique de la riche thématique du mal ;
- puis des fiches consacrées aux trois œuvres du programme (Rousseau, Macbeth, Giono) ;
- Une fiche conclusive et synthétique, qui proposera aussi et surtout des suggestions de sujets avec proposition de plans et corrections partiellement rédigées.

CONSEILS DE LECTURE

Attention : le thème du mal est tombé à de très nombreux concours des classes littéraires et des classes économiques et commerciales. Il existe donc sur le « marché » du neuf ou de l'occasion beaucoup de textes sur un sujet qui, comme il a été dit, est très vaste, très difficile et très fascinant…Mais votre programme est bien spécifique : les œuvres mises au programme autorisent et ouvrent certaines problématiques, cependant qu'elles en interdisent et en forclosent d'autres. Il ne faudrait donc pas se perdre dans des lectures ardues et, au final, peu efficaces dans la perspective des concours. C'est pourquoi nous vous donnons une bibliographie très réduite, et hiérarchisée selon les différentes dimensions du problème du mal : mal moral (la faute et la culpabilité), le mal physique (la douleur et la souffrance) et le mal métaphysique (le scandale que constitue l'existence du mal dans le monde, et éventuellement devant Dieu). Encore faut-il souligner qu'il ne s'agit que de *conseils* de lecture, et que les livres sont longs et difficiles…

III.1. Sur le mal physique :

Histoire de la douleur, Roselyne Rey, La découverte, 1993. Un livre intéressant qui montre combien la perception et le traitement de la douleur a une part largement culturelle…

III.2. Sur le mal moral

Essai sur le mal, Jean Nabert, 1955, Cerf (2001). Un livre difficile, mais très riche, qui traite de manière subtile et rigoureuse de l'injustifiable, de l'impureté, du péché…

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Philosophie de la volonté. Tome II: Finitude et culpabilité, Paul Ricoeur, Aubier, 1960. Un livre là encore difficile, mais qui traite dans toutes ses dimensions du sentiment de la faute…

Le Pur et l'Impur, Vladimir Jankélévitch, Paris, Flammarion, 1960.

Traité des vertus, *t. 3 : l'Innocence et la Méchanceté*, Vladimir Jankélévitch, Paris, Flammarion, 1986.

III.3. Sur le mal métaphysique

Candide, Voltaire, 1759. Une manière de ridiculiser toutes les théodicées, et plus précisément celle de Leibniz…Un grand conte sur la providence, ou l'absence de providence, auquel Rousseau n'a pu être insensible, et qui montre « l'état d'esprit », l'horizon d'attente idéologique, si l'on veut, des Lumières françaises sur les problèmes qu'aborde le Vicaire savoyard… Candide a été réédité vingt fois du vivant de l'auteur.

*Essais de **théodicée** sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, Leibniz, 1710. Un texte long et difficile mais qui affronte avec clarté le scandale métaphysique du mal, et la compatibilité de la providence divine avec les « défauts » de la création et des créatures. Dieu a fait le meilleur des mondes possibles, et les défauts de cette création contribuent à la perfection du tout…C'est à Leibniz que Voltaire répond dans *Candide*, et les thèses de Leibniz participent elles-aussi de la culture philosophique des contemporains lettrés de Rousseau.

Mal et modernité, Semprun, 1995. Une belle réflexion sur la célèbre formule de Kant : « **le mal radical »** (tirée de *La religion dans les limites de la simple raison*), mais appliquée à la nouvelle forme monstrueuse qu'a prise le mal dans l'histoire récente, les camps de concentration.

Le Concept de Dieu après Auschwitz, Hans Jonas, Paris, Payot, 1994. Une grande réflexion sur la possibilité de croire en Dieu après l'holocauste, de croire encore à une compatibilité entre l'existence de Dieu et les formes extrêmes du scandale. Le « mystère d'iniquité » (les innocents persécutés, les enfants morts dans des souffrances inutiles), reçoit ici un traitement dramatique, loin de tout optimisme leibnizien ou de solutions religieuses « faciles ».

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

III.4. Le mal dans la littérature

Si vous voulez renforcer vos connaissances littéraires sur le mal, vous n'avez que l'embarras du choix, des grands Tragiques grecs, à *La Peste* de Camus, en passant par le *Faust* (I et II) de Goethe, voire la littérature érotique de Sade (*Les infortunes de la vertu)*, où l'idée de providence et de conscience morale, si chère à Rousseau, est ridiculisée…

Mais vous pouvez aussi jeter un œil au livre de Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, 1958, qui montre combien la modernité littéraire, depuis Sade et Baudelaire, n'a cessé de se débattre avec le thème du mal.

Enfin, vous pouvez lire comme présentation générale du thème l'ouvrage classique d'Etienne Borne, *Le problème du mal*, « Quadrige », Coll. P.U.F.

Christophe CERVELLON
ancien élève de l'ENS,
professeur agrégé de philosophie en classes préparatoires
à l'IPESUP

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021